

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 41

Artikel: Ils étaient de Cully !...
Autor: Zw.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un coup de sonnette.

Dans les rues, à la maison, au café, depuis quelques jours, nombre de personnes discutent avec chaleur de graves, très graves questions. D'entre ces personnes, la plupart ne s'étaient sans doute jamais préoccupées de ces importants problèmes, qui pourtant sont l'essence même de notre vie.

Pourquoi ce changement subit ?

Quelqu'un est venu, que l'on n'attendait pas, qui a brusquement mis ces questions sur le tapis.

Trois soirs durant, Sébastien Faure — un anarchiste, dit-on — a développé les idées révolutionnaires et anti-religieuses dont il s'est fait l'apôtre éloquent et qui lui assurent, à chaque séance, une salle comble.

Dans toutes les villes où Faure a exposé ses idées, des contradicteurs se sont levés, qui ont répondu avec plus ou moins de succès à ses arguments.

Qui a tort ? Qui a raison ?

Bien des gens, aujourd'hui, ne nient-ils peut-être pas les principes du christianisme, tout simplement parce que ces principes les gênent dans la complète satisfaction de leurs passions, de leurs intérêts, de leurs petites faiblesses ? N'en est-il pas aussi, qui, par la seule négation des idées religieuses, croient sincèrement se décerner un brevet d'intelligence supérieure ? A d'autres, enfin, ne suffit-il pas, pour contester la doctrine chrétienne, de n'en pouvoir, dès maintenant, percer à jour tous les mystères ? Que tous ces sentiments caractérisent bien la vanité humaine !

D'un autre côté, parmi ceux qui se proclament les défenseurs de la religion, combien en est-il dont la conviction ne va pas au delà des pratiques extérieures du culte et qui n'obéissent à ces pratiques que comme à une simple habitude. Les petits dérangements que leur peut causer l'accomplissement de ces devoirs de surface sont compensés par la satisfaction facile qu'y trouve leur conscience, peu exigeante.

Ce n'est pas de ces défenseurs-là que le christianisme peut attendre son salut.

Il ne saurait davantage l'attendre de ces personnes qui, de bonne foi peut-être, dépensent toute leur piété chrétienne en de puériles pratiques et dont le zèle importun et maladroit compromet les louables intentions.

Vaut-il la peine de citer les gens, toujours trop nombreux, qui, sous les dehors de la sainteté, dissimulent le plus souvent les pires malices — pour ne pas dire davantage — et qui ne voient dans la religion qu'un moyen de servir mieux leurs intérêts terrestres ? Les séduisantes perspectives de la vie future, dont ils parlent à tout propos, n'ont encore pu les désintéresser des biens de ce monde ; il leur faut le beurre et l'argent du beurre. Ces gens-là ne méritent pas voix au débat.

Les hommes de foi sincère, surtout éclairée et large, se font rares, ou tout au moins ils ne se manifestent point assez. Le souci de leur tranquillité ne saurait cependant les excuser de

se tenir à l'écart de la tribune où se discutent, toujours plus pressantes, les légitimes aspirations de l'humanité.

Le savant, qui proclame un beau jour quelque importante découverte, ne le fait qu'après de patientes recherches, qu'après de consciencieux travaux, où sa persévérance et sa volonté ont été maintes fois mises à l'épreuve. En est-il beaucoup, de ceux qui prédisent le triomphe ou la débâcle du christianisme, qui aient fait de celui-ci une expérience suffisante et surtout assez sincère, pour qu'il leur soit permis de se prononcer avec tant d'assurance et d'anathémiser ceux qui ne pensent pas comme eux. C'est par cette expérience, semble-t-il, qu'il faudrait commencer.

Pourquoi donc chaque homme ne mettrait-il pas, à la poursuite de la justice et de la vérité, seules capables de réaliser un jour le bonheur de tous, autant d'ardeur qu'il en met à rechercher la satisfaction de ses intérêts matériels et immédiats ?

C'est là le véritable devoir des hommes ; trop nombreux sont encore ceux qui l'oublent.

Aussi, tout en faisant nos réserves quant aux idées émises par Sébastien Faure, sans préjuger en rien le résultat de la campagne qu'il a entreprise et sans en exagérer la portée, peut-on du moins lui savoir gré de son coup de sonnette, qui vient de réveiller, pour un moment, les consciences endormies et qui a retenti jusque dans le modeste logis du *Conteur*, où ne fréquentent guère ces graves questions.

J. M.

Ils étaient de Cully !...

A l'audience du bailli de Lausanne se présentaient, peu d'années après l'exécution du major Davel, deux citoyens de Lavaux, pour soumettre au jugement du bailli un différend existant entre eux.

Comme le voulait la coutume, ils devaient d'abord être entendus séparément.

Au premier qui se présenta, le bailli, après avoir entendu quelques explications, adressa brusquement cette question : « D'où êtes-vous ? »

— De Cully, monsieur le bailli, répondit le vigneron.

— Ah ! fous-êtes de Couilly ! Eh bien fous serez condamné !

Le second fut gracieusement reçu par le bailli, qui lui dit : « Il est très bon votre gause, il est très bon ! »

Puis, tout à coup, il lui demanda : « D'où êtes-vous, mon ami ? »

— De Cully, monsieur le bailli.

— Ah ! donderwerth ! fous êtes aussi de Couilly. Eh bien ! vous serez tous les deux condamnés !!

Zw.

Types du dehors.

Pour qui tient à faire des études de types du dehors, le chemin de fer des Rochers de Naye est un excellent champ d'observation. Les

trains du J.-S., les gares de Montreux, de Vevey, de Lausanne, les hôtels fréquentés par les étrangers sont, sans doute, précieux à ce point de vue-là, eux aussi ; mais ils n'ont pas l'avantage d'offrir à l'observateur des sujets qui, durant une heure au moins, ne peuvent lui échapper et que ne noie pas la foule des voyageurs indigènes. Sur le Glion-Naye, il y a des jours où le Suisse est absolument isolé, perdu, au milieu des Allemands, des Français, des Anglais, des Américains, des Italiens et des Russes.

Un de ces jours-là, entre Caux et Naye, nous fumes le prisonnier d'une famille de Berlinoïsi qui avaient envahi tout le compartiment. Le coupé derrière nous était occupé par des sujets d'Edouard VII, dames et messieurs âgés, raides et muets. Des Français jeunes et vieux et une dame aux formes rebondissantes et aux yeux de braise, qui pouvait être une Espagnole, remplissaient le compartiment de devant. Plus loin, en avant et en arrière, même mélange de races.

La famille de Berlin se composait d'une dame dans la cinquantaine, de quatre jeunes personnes, ses filles, et d'un couple apparemment en tournée de noces. Comme une malencontreuse brume cachait le paysage, ces gens se désolaient tout en dévorant des sandwiches, auxquelles succédèrent du chocolat et du raisin. Ils avaient un appétit qui faisait plaisir à voir. Entre deux bouchées, les jeunes filles et le couple feuilletaient des Bædecker et étudiaient des cartes. La topographie de la région ne semblait avoir aucun mystère pour eux. La jeune mariée était aussi ferrée sur les cotes des altitudes que le bureau de l'état-major.

Elle se réjouissait à l'idée d'arriver au sommet de Naye : ce serait la première fois qu'elle se trouverait à plus de 2000 mètres au-dessus de la mer.

Du côté des Français on plaisantait agréablement sur le temps :

— Il faut avoir un stoïcisme de Spartiate, disait l'un, pour se promener...

— ... dans un brouet semblable ! achevait un autre.

— Ce n'est pas du brouillard, en effet, c'est du gruuu.

— On en mangerait !

— Mais on risquerait d'y laisser ses dents.

— Ne vous y fiez pas ! disait un cinquième, c'est un nuage truqué, propriété de la compagnie. Elle en enveloppe ses trains pour rendre plus complète la surprise du panorama, à la cime. Là-haut, un employé tire une ficelle et, crac ! le voile tombe, laissant apparaître aux yeux éblouis des nobles voyageurs une mer de pics aux neiges éternelles.

Dans le compartiment des Anglais, c'étaient toujours la même impassibilité et le même silence de mort.

Cependant le train grimpait la rampe qui conduit au tunnel de Jaman. Bientôt il s'engagea dans le souterrain. Quand il en ressortit, des cris de joie et d'étonnement partirent de toutes les bouches. Le brouillard s'était dissipé subitement et un radieux soleil inondait